Document generated on 08/11/2025 7:19 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Éric Dupont, Michèle Péloquin, Matthieu Simard

Josée Bonneville

Number 118, Summer 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37091ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bonneville, J. (2005). Review of [Éric Dupont, Michèle Péloquin, Matthieu Simard]. *Lettres québécoises*, (118), 17–18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

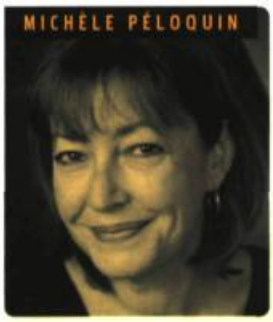
Michèle Péloquin, *Les yeux des autres*,
Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2004, 130 p., 20 $.

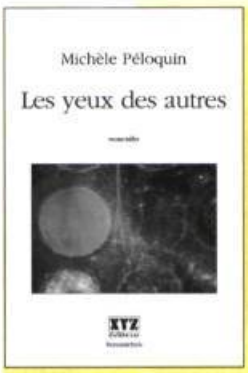
La vie, tout simplement

Une nouvelle voix qui s'exprime tout en nuances.

LA VIE DANS LES YEUX DES AUTRES

Permettez-moi d'inaugurer cette première chronique sur les nouvelles voix romanesques en trichant. Michèle Péloquin est bien une nouvelle voix, *Les yeux des autres* est un recueil de trente-deux nouvelles et non un roman. Mais quel recueil ! Quand vous l'aurez lu, vous comprendrez pourquoi je n'ai pu m'empêcher de tricher.





ÉROS ET THANATOS

Tout, dans ce recueil, parle « du mal de n'être jamais assez aimé que, dès la naissance, on cherche à soigner » (p. 68), mais dont on ne guérit jamais. Car l'amour remplit rarement ses promesses. La jalousie (« Radio Nostalgie »), la violence (« Le mont Athos »), l'infidélité (« Les tables de taverne ») et jusqu'à « la grande frayeur d'aimer » (p. 84) le détruisent. Et l'on se retrouve seul, heureux d'être délivré de l'autre vers qui on se tournera pourtant de nouveau quand la solitude sera devenue trop lourde : « La solitude, c'est comme la mer. On aime bien la longer, y plonger quelquefois, à condition qu'il y ait des gens sur le quai. » (p. 95) Heureusement qu'existent l'amour des enfants et des parents et celui des amis. Si le premier semble inconditionnel (« Ti-Nomme »), il arrive que le second se dérobe : « Les amitiés qui se terminent sont parfois de véritables peines d'amour. » (p. 116) Il faut faire son deuil.

Et quand ce n'est pas l'amour qui meurt, c'est la personne aimée elle-même. La première nouvelle du recueil, « Un ruban de satin jaune », évoque la mort de la mère de la narratrice. La nouvelle rappelle, par l'évocation de la nature et, surtout, par sa grande sobriété, le célèbre poème de Rimbaud, « Le dormeur du val ». Comme lui, la mère « fait un somme » et « dort dans le soleil, [...] Tranquille[1] » ; comme lui, elle ne se réveillera pas. La nouvelle donne le ton au recueil dans lequel l'expression des plus grandes douleurs n'est jamais appuyée. Plus loin, d'autres morts seront évoquées — un suicide, des morts accidentelles — mais même le viol et le meurtre d'une petite fille, présentés du point de vue d'une autre petite fille qui n'en comprend pas le sens, seront rapportés sans pathos. Ailleurs, la gravité du propos n'exclut pas l'humour. Dans « Avec amour, Albert », on ne peut que sourire d'entendre un homme répéter « C'est pas croyable ! » (p. 87) à tous les visiteurs venus saluer une dernière fois sa grande amie Ruth morte à... 96 ans !

DES NOUVELLES COMME DES PHOTOS

Ces thèmes éternels de l'amour et de la mort, Michèle Péloquin les traite d'une manière très personnelle. Ce qui frappe d'abord, c'est sa grande sensibilité à la vie qui est, selon Virginia Woolf citée en épigraphe, « ce que l'on voit dans les yeux des autres ». Certaines nouvelles sont comme des instantanés : de tout petits moments immortalisés dans une page ou deux. Ainsi, « La photo des vacances » décrit une photo prise au bord de la mer mais inexplicablement absente de la planche-contact. Qu'à cela ne tienne ! La narratrice a tout enregistré : les amas d'algues, le temps gris, le vol d'une mouette, tout. Ses notations sensorielles sont d'une telle justesse qu'elles nous donnent l'impression de sentir avec elle « le sable qui se dérobe sous les pieds [et] la brûlure du froid entre les omoplates » (p. 98). L'auteure ne cherche jamais à créer un effet. Elle ne force rien, ni les personnages ni les situations. Elle est un « témoin du monde » (p. 122) qui confère à ce qui est banal une « éblouissante singularité » (p. 125), ainsi qu'elle l'explique dans « Neige ».

COMME DES CONNAISSANCES

Les personnages pourraient être nos voisins, nos amis, nos parents. On se sent proche d'eux. Tellement qu'on voudrait être invité aux fêtes de famille qui ouvrent et terminent le recueil. Lors de la dernière, on se réjouit de retrouver plusieurs d'entre eux en même temps que l'on comprend à quel point le recueil est bien structuré et bien pensé. Les deux fêtes ont lieu dans la même maison, celle des parents de la narratrice. La mort de la mère, sujet de la première nouvelle, est évoquée dans la dernière : « maman partie trop tôt » (p. 130). La narratrice, assise devant un ordinateur ouvert, regarde des photos sur les murs (des photos, tiens donc !...). Elle écoute, de loin, les invités réunis dans le jardin et constate : « [...] leurs défaites et [...] leurs victoires [...] sont aussi les miennes ». (p. 130) Maintenant, ce sont aussi les nôtres. Pendant qu'ils fêtent les 70 ans du père, c'est à nous, lecteurs, de vivre un deuil. Le livre est terminé. Déjà !

Éric Dupont, *Voleurs de sucre*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2004, 166 p., 19,95 $.

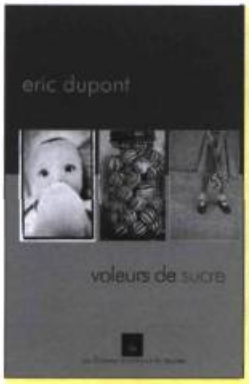
Bébé mais déjà drogué

Une autre voix nouvelle, sur un mode fantaisiste.

Pour le narrateur de *Voleurs de sucre*, un bambin accro à la poudre blanche (le sucre, évidemment !), le monde se divise en deux : les fournisseurs de sucre (sa mère qui l'a rendu dépendant en ajoutant du sirop d'érable à son biberon, les Hells, ces « dieux du glucose », [p. 52]) et les voleurs de sucre (le Docteur et ses Gardes, qui le gavent de purée de légumes, la voisine, M^me^ Loignon, qui cultive un immense potager, etc.). Fraternisant avec les premiers et combattant les seconds, il doit se débrouiller pour trouver sa « came ». Tout cela sur fond de guerre à la drogue proclamée par Nixon en 1971.

UN HÉROS CULTIVÉ MAIS PEU SENSIBLE

Voleurs de sucre n'est pas un roman réaliste mais un conte. On accepte donc aisément que, loin de balbutier, le narrateur, qui a neuf mois au début du récit et quatre ans à



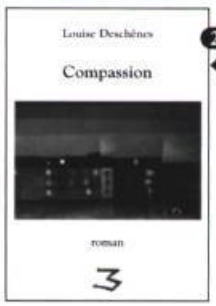
la fin, s'exprime bien et possède une grande culture, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses références à l'histoire (le procès de Nuremberg), au cinéma (*Alien*), à la musique (les nocturnes de Chopin), à la littérature (Poe, Zola), à l'économie, et j'en passe. On l'accepte d'autant mieux qu'Éric Dupont joue avec humour de cette incongruité en faisant dire, par exemple, à son héros de neuf mois qui regarde une boîte de sirop d'érable : « [...] je suis absolument et résolument incapable de lire : SIROP D'ÉRABLE PUR [...]. » (p. 20)

J'aurais cependant aimé que ce choix narratif soit maintenu tout au long du roman. Je m'étonne qu'un narrateur qui parle d'« oligopole collusoire » (p. 109) ignore les mots *cigarette* et *moto*, qu'il puisse dire Hélène Cixous mais pas Beatles et Hells (qu'il prononce Bittelzes et Ailzes) et qu'il connaisse Tchernobyl mais pas Rivière-du-Loup pourtant situé tout près d'Amqui où il habite. J'aurais aussi aimé que ce héros fasse preuve d'autant de sensibilité que d'intelligence. Quand on lui apprend que ses parents ne s'aiment plus, il répond : « Aimer ? Qu'est-ce donc ? » (p. 141) Tous les enfants savent pourtant ce qu'aimer veut dire.

UN ROMAN INTELLIGENT ET DRÔLE

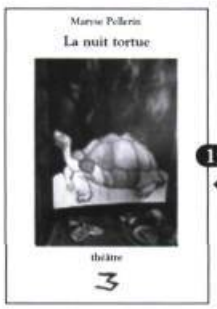
Néanmoins, je me suis beaucoup amusée à la lecture de ce récit hautement fantaisiste (Noël est le « Woodstock du sucre », [p. 110] et le drapeau canadien, le symbole de la drogue par excellence : le sirop d'érable !), qui flirte avec le fantastique (la Vérité toute nue sort ruisselante de la rivière Matapédia) et fait un pied de nez aux romans d'autofiction (le narrateur porte le même nom que l'auteur, Éric Dupont, et, comme lui, est né en Gaspésie en 1970).

Aux Éditions TROIS
ce printemps

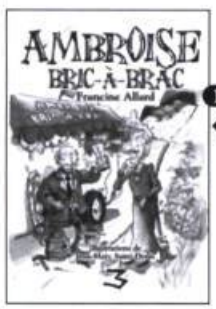


22.00$
Compassion
roman

24.00$
Chronique d'un temps fixé
fragments autobiographiques



15.00$
La nuit tortue
théâtre



10.00$
Ambroise Bric-à-brac
roman jeunesse

10.00$
Miriam, Boudi, Mario Broche et compagnie
roman jeunesse

Les Éditions TROIS
4882 Cherrier, Laval (Québec) H7T 2Y9 Courriel: ed3ama@videotron.ca

Matthieu Simard, *Ça sent la coupe*,
Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 2004, 272 p., 22,95 $.

Lance et... écris

Et une autre encore met le hockey à l'avant-scène.

Autant l'univers d'Éric Dupont est fantaisiste, autant celui de Matthieu Simard est proche du quotidien le plus banal. Le narrateur qui, ici aussi, porte le prénom de l'auteur, Matthieu (avec deux *t*), tient le journal de sa vie qui se déroule presque exclusivement sur son sofa, devant sa télé de 51 pouces où il regarde 93 matchs de hockey, un par chapitre. Dans son salon défilent sa sœur et ses « amis fuckés » (p. 132) qui viennent lui parler de leurs histoires de couples qui se font, se défont et se refont. Enfin... parler est un bien grand mot puisque aucun des personnages n'arrive à vraiment exprimer ce qu'il ressent ni à bien expliquer ce qu'il vit. Tant bien que mal le narrateur, doté d'une grande sensibilité, essaie néanmoins de les comprendre et de les aider. C'est à partir de ce vide qu'il élabore son récit : « [...] je ne comprends pas toujours ce qui se passe, mais je vous le raconte pareil [...]. » (p. 132)

LE HOCKEY : TOUTE LA PLACE... OU PRESQUE

À mon avis, le hockey ne constitue pas qu'« un beau décor pour [l']histoire », ainsi qu'il est écrit sur la quatrième de couverture. Tout est construit autour de lui et tout est suscité par lui, ce qui fait d'ailleurs dire au narrateur que, dans son monde, « [i]l ne se passe rien quand il n'y a pas de hockey » (p. 172). Ce qui est désolant, dans cet univers, c'est la primauté du discours sur le hockey sur toute autre parole. Ainsi, le narrateur ne dit presque rien de sa rupture avec la femme dont il a partagé la vie pendant deux ans, mais il commente abondamment les 93 matchs de hockey de la saison 2003-2004.

En structurant son récit à partir de ces 93 matchs, Matthieu Simard l'a enfermé dans un cadre qui, de prime abord, m'a semblé artificiel et rigide. Pourtant, force est de reconnaître qu'il a réussi à construire un univers très cohérent. Si les personnages manquent d'épaisseur, en revanche, ils sont très vraisemblables. Les dialogues, abondants (même si ce sont souvent des « conversations vides », p. 141), collent à la langue parlée (« ça te tente-tu », « faque » « coudon » « c'est cool »), ce qui n'exclut pas, par moments, un lyrisme certain mais jamais appuyé : « Je suis gris de l'intérieur. » (p. 80)

1. Arthur Rimbaud, « Le dormeur du val », v. 10, 13 et 14.